

# Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 10 – juillet/août 2016 ISSN 2431-1979

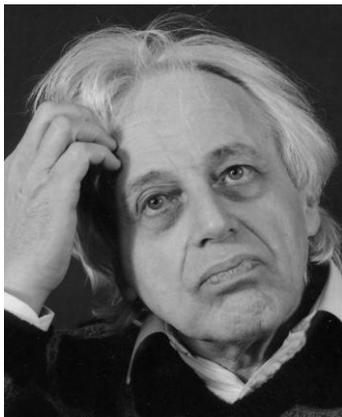
LITTÉRATURE  
& MUSIQUE

**Serge PROKOFIEV** lecteur  
d'**Alexandre POUCHKINE**

**György LIGETI** et la  
littérature

Jorge Luis Borges  
Lewis Carroll  
Alfred Jarry  
Michel de Ghelderode  
Gyula Krúdy...

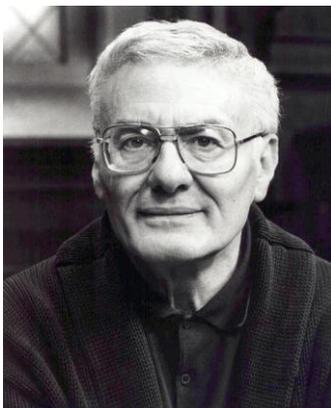
LIRE PAGE 3



György Ligeti

**Peter SHAFFER**  
MOZART et SALIERI

LIRE PAGE 4



Peter Shaffer

Fouillant dans la bibliothèque de son père, sous la conduite éclairée de son professeur Reinhold Glière<sup>1</sup>, à la recherche d'un bon sujet d'opéra, le jeune Serge Prokofiev, qui en cette année 1903 n'avait que douze ans, jeta son dévolu, sans doute orienté dans son choix par Reinhold Glière, sur l'une des « études dramatiques » du grand poète russe, *Le Festin pendant la Peste*<sup>2</sup>. Notre compositeur en herbe n'ignorait pas que ses grands-parents paternels étaient morts du choléra lors d'une épidémie survenue en 1860. Or la pièce de Pouchkine écrite trente ans plus tôt pendant une précédente épidémie évoque, à travers une tragédie du poète anglais John Wilson<sup>3</sup> dont elle est tirée, la grande peste qui frappa Londres en 1665.

L'histoire est macabre : des hommes et des femmes festoient dans une rue. Ils boivent à la santé d'un « gai luron » emporté par le mal, puis le président de l'assemblée invite une femme nommée Mary à chanter. Une charrette chargée de morts passe. Une certaine Louise s'évanouit. Un jeune homme demande au président de chanter un air bachique mais il n'en sait point. Aussi chante-t-il cet hymne à la peste :

Reine terrible, dame Peste  
Nous honore de sa visite,  
Espérant sa grasse moisson<sup>4</sup>...

LIRE LA SUITE PAGE 2



Alexandre Pouchkine par Orest A. Kiprensky – Serge Prokofiev



## Serge PROKOFIEV lecteur d'Alexandre POUCHKINE SUITE DE LA PAGE 1

Tel est l'argument auquel l'apprenti compositeur tenta de donner une forme musicale, mais la partition qu'il retouchera un peu plus tard ne sera pas en définitive jugée digne par son auteur de figurer au catalogue de ses œuvres. Il se rattrapera en 1937 à l'occasion du centenaire du poète d'*Eugène Onéguine* en composant une musique pour le film de Mickaël Romm réalisé d'après *La Dame de Pique*, des musiques de scène pour deux autres œuvres de Pouchkine, *Eugène Onéguine* et *Boris Godounov*, et les trois mélodies de l'opus 73. On peut y ajouter, quelques années plus tôt, une musique de scène pour un spectacle autour de Cléopâtre inspiré à la fois par Shakespeare, Shaw et... Pouchkine qui dans la nouvelle intitulée *Les Nuits égyptiennes* raconte l'aventure arrivée à un poète pétersbourgeois : un jour, il reçut la visite d'un artiste napolitain qui lui demanda de l'introduire dans les maisons où il pourrait faire montre de son talent d'improvisateur. Et c'est ainsi qu'il fut conduit à improviser sur le thème de Cléopâtre et ses amants. La suite symphonique de Prokofiev plonge l'auditeur dans une atmosphère plus shakespearienne que pouchkinienne, notamment en gommant le défi lancé par la Cléopâtre de Pouchkine – « Dites ! Qui, parmi vous, achètera/ De sa vie une nuit avec moi ?<sup>5</sup> » – et en donnant, *lento doloroso*, de la mort de la reine d'Égypte un écho qui trahit l'admiration du compositeur pour l'auteur d'*Antoine et Cléopâtre*. Il n'en donna pas moins raison à Pouchkine écrivant des poètes qu'ils sont nés « pour les charmes inspirés, / pour l'harmonie, pour la prière<sup>6</sup> », en composant des mélodies sur des vers d'Anna Akhmatova (1889-1966), de Constantin Balmont (1867-1942) et d'Alexeï Apoukhtine (1840-1893). De Constantin Balmont, qui lui inspira en 1918 une cantate ou plutôt une invocation qui a pour origine une prière chaldéenne pour chasser les démons, *Sept, ils sont sept*, il choisit lors d'un séjour en 1921 à Saint-Brévin-les-Pins cinq poèmes constituant l'opus 36 dont on peut dire avec Michel Dorigné qu'il « se révèle être du meilleur Prokofiev, dans sa recherche d'une adéquation parfaite entre le texte chanté et l'accompagnement, comme l'eût fait un Hugo Wolf ou un Schumann<sup>7</sup> ».



Anna Akhmatova par K. Petrov-Vodkin (1922) - Constantin Balmont par V. Serov (1905) - Alexeï Apoukhtine

**NOTES :** 1. Reinhold Glière, 1874-1956, pédagogue, chef d'orchestre et compositeur russe. 2. Alexandre Pouchkine, *Poésies*, traduction, choix et présentation de Louis Martinez, Poésie/Gallimard, 1994, p. 283-293. 3. *The City of the Plague* (1816). 4. Alexandre Pouchkine, *op. cit.*, p. 289. 5. Alexandre Pouchkine, *Les Nuits égyptiennes* et autres nouvelles, traductions de Rotislav Hofmann revues et corrigées par Wladimir Troubetzkoy, Flammarion, 1996. 6. Alexandre Pouchkine, « Le poète et la foule », in *Poésies*, *op. cit.*, p. 102. 7. Michel Dorigné, *Serge Prokofiev*, Fayard, 1994, p. 254.

### *Les petits écrits du Chat Murr*

Le catalogue des textes en ligne du « Chat Murr » - consulter la rubrique « Littérature et Musique » du blog <http://lechatmurr eklablog.com/> - propose quatre petites études pouvant intéresser les passionnés de littérature et de musique : « Le roman de Mozart ou Mozart dans la littérature » (8 pages) – « Stefan Zweig, Richard Strauss et *Die Schweigsame Frau* (*La Femme silencieuse*) » (4 pages) – « La Genèse au fil des vers de John Milton et des notes de Joseph Haydn » (7 pages) – « Petite histoire littéraire et musicale de Faust » (8 pages).

## György LIGETI, un compositeur qui aimait la littérature

Il y a dix ans, le 12 juin 2006, disparaissait György Ligeti dont Karol Beffa nous donne une excellente biographie. Et dès les premières pages le lecteur découvre les noms des écrivains que le compositeur fréquentait « avec le plus de plaisir » : Boris Vian, Lewis Carroll, Jorge Luis Borges, Franz Kafka, Alfred Jarry, Raymond Queneau, Samuel Beckett, Eugène Ionesco<sup>1</sup>. Ses compositions en portent les traces. Ainsi, s'il a emprunté au dramaturge belge Michel de Ghelderode sa *Balade du Grand Macabre* pour en tirer un opéra, il a, selon sa propre expression, « jarryfié » l'œuvre originale afin notamment « d'en accentuer le caractère direct et burlesque<sup>2</sup> ». De même, pour prendre un autre exemple, l'image du labyrinthe, « archétypale dans l'univers du compositeur<sup>3</sup> », le rapproche de Jorge Luis Borges dont on sait qu'elle habite l'œuvre de l'écrivain argentin. Une des plus anciennes lectures de György Ligeti, *Alice au pays des merveilles*, compta dans sa vie comme « une sorte de bible, un livre de chevet absolu, en résonance avec toutes les thématiques qui lui [était] chères<sup>4</sup> ». Les *Nonsense Madrigals* composés en partie sur des textes de Lewis Carroll témoignent de son attachement à l'œuvre de l'écrivain anglais, mais ce n'est pas la seule composition. Pour Karol Beffa, c'est « l'œuvre entier [qui] est traversé par l'esprit d'Alice<sup>5</sup> ».

Un autre écrivain le fascinait depuis son enfance. Il s'agit du hongrois Gyula Krúdy dont il a repris dans sa musique deux choses : « un sentiment de non-écoulement du temps et un sens de l'immobilité<sup>6</sup> ». De Gyula Krúdy, György Ligeti disait : « Il était probablement le plus important romancier hongrois [...]. C'est de la littérature magnifique, proche de Proust, mais néanmoins complètement autre. Mon morceau pour cent métronomes<sup>7</sup> a pour source une histoire racontée par Krúdy. Elle se passe dans une maison isolée au nord de la plaine hongroise près de la ville de Nyíregyháza. Krúdy habitait là-bas. C'est une région singulière, je n'y suis jamais allé. Dans cette histoire il est question d'une veuve qui curieusement et fortuitement s'appelle Madame Ligeti. Le nom n'est pas très répandu en Hongrie, mais on le trouve chez Krúdy. La veuve vit seule dans une grande maison, dans laquelle il y a beaucoup d'instruments de mesure : hygromètres, baromètres et toutes sortes d'objets météorologiques<sup>8</sup>. » Karol Beffa ne manque pas de souligner dans son livre l'importance de la relation de György Ligeti avec Sándor Weöres, un grand nom de la poésie hongroise du XX<sup>e</sup> siècle, qui lui ouvrit « des perspectives nouvelles et infinies<sup>9</sup> ». Le catalogue des œuvres de György Ligeti montre que d'autres noms de la littérature hongroise ont retenu son attention comme Attila József, « royalement ignoré des lecteurs de langue française<sup>10</sup> », Sándor Petöfi, une des figures de la Révolution hongroise de 1848, ou János Arany, dont la Hongrie fêtera l'année prochaine le bicentenaire de la naissance, sans oublier les auteurs anonymes des *Chansons de Mátraszentimre* ou des *Mélodies d'Inaktelke*. György Ligeti fut incontestablement un lecteur enthousiaste.



Gyula Krúdy – Sándor Weöres – Michel de Ghelderode

**NOTES :** 1 Karol Beffa, *György Ligeti*, Fayard, 2016, p. 23. 2. *Ibid.*, p. 235. 3. *Ibid.*, p. 127. 4. *Ibid.*, p. 51. 5. *Ibid.*, p. 51. 6. *Ibid.*, p. 47. De Gyula Krúdy (1878-1933), il faut au moins avoir lu *N. N.*, traduit du hongrois par Ibolya Virág, La Baconnière, 2013. Je suggère également la lecture de la nouvelle édition de *Sindbad ou la nostalgie*, La Baconnière, 2015. 7. *Poème symphonique pour cent métronomes*. 8. « *Träumen Sie in Farbe ?* » - *György Ligeti im Gespräch mit Eckhard Roelcke*, Paul Zsolnay Verlag, Wien, 2003. Traduit de l'allemand par Dominique Hoizey. 9. Karol Beffa, *op. cit.*, p. 81-82. 10. Denis Lavant, Kristina Rády, Serge Teysot-Gay, *Attila József / À cœur pur*, Éditions du Seuil, 2008, p. 27. Cette publication est une magnifique introduction à l'œuvre d'Attila József (1905-1937).

# Peter SHAFFER, MOZART et SALIERI

Le dramaturge anglais Peter Shaffer est mort le 6 juin 2016. En 1984, Milos Forman adapta pour le cinéma sa pièce, *Amadeus*, inspirée par une courte « étude dramatique » d'Alexandre Pouchkine intitulée *Mozart et Salieri*. Écrite en 1830, elle a pour source une information donnée à Leipzig le 19 août 1824 par un journal musical très lu à l'époque, l'*Allgemeine musikalische Zeitung* : « Dans ses fantasmes séniles, [Salieri] se serait accusé de la mort précoce de Mozart ; une idée folle à laquelle personne n'accorde foi, émanant d'un pauvre vieillard qui a perdu la raison. Ceux qui ont connu Mozart savent bien que seuls le dur labeur et la rage de vivre dans un milieu mal choisi ont raccourci ses jours précieux<sup>1</sup>. » Sans doute parce qu'il admirait trop exclusivement Mozart, Pouchkine ne s'inquiéta pas de savoir si la rumeur d'empoisonnement était fondée. Son *Mozart et Salieri* – Rimski-Korsakov tirera un opéra de cette « étude dramatique » – en témoigne. Au début de la première scène, Salieri se plaint, lui qui naquit « avec l'amour de l'art », s'adonna « entier à la musique », s'abandonna « aux joies du rêve créateur », qu'il n'y a pas plus de justice ici-bas qu'en l'autre monde : « Où donc est la justice, lorsque le don sacré,/ le génie immortel, loin de récompenser/ l'amour ardent, l'abnégation,/ le labeur, le zèle, les prières,/ vient éclairer la tête d'un dément,/ d'un indolent noceur ? O Mozart, Mozart !<sup>2</sup> »

Le Salieri de Pouchkine est bien décidé à empoisonner Mozart : « Qu'est-ce que nous obtiendrons si Mozart reste en vie/ et parvient à une nouvelle hauteur ?/ Élèvera-t-il l'art pour autant ? Mais non !<sup>3</sup> » Ils se retrouvent dans une auberge. Mozart, préoccupé, raconte qu'« un homme de noir vêtu » lui a commandé un requiem, puis ils parlent de Beaumarchais. C'est à ce moment que Salieri verse du poison dans le verre de Mozart qui s'installe au piano pour jouer un morceau du *Requiem*, mais il se sent mal et sort. Salieri, seul, se demande si Mozart n'aurait pas raison : « Je ne serais pas un génie ? Car le génie, le crime/ sont choses incompatibles. C'est faux...<sup>4</sup> »

Le Salieri de Peter Schaffer, contrairement à celui de Pouchkine, est plus proche de la vérité historique. Il n'assassine pas Mozart. Il s'accuse de l'avoir tué pour échapper à l'oubli :

« Chaque fois que le monde entier prononcera le nom de Mozart avec amour...il y associera celui de Salieri, avec dégoût ! Je suis une horreur pour l'éternité !! Après tout, c'est une façon comme une autre d'être immortel ! (Il regarde le ciel.) Et cela, Dieu...Tu ne peux pas l'empêcher ! Tu m'entends ! C'est à travers la musique que j'ai cru à Ton existence ! C'est par la musique que je T'ai adoré. Autour de moi, les gens avaient faim de leurs droits ? Moi, je n'avais faim que de quelques notes ! Tous réclamaient la liberté. Je ne demandais qu'à être esclave ! Esclave de la musique ! Esclave de l'Absolu ! Tu m'as tout refusé ! De toutes les manières ! Alors ne pouvant être Mozart...je désire ne plus être du tout !<sup>5</sup> »



W. A. Mozart par Barbara Krafft  
Antonio Salieri par Joseph Willibrod Mähler

Antonio Salieri, que nous redécouvrons, fut un des grands compositeurs lyriques de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Qu'il ait pu souffrir de la supériorité artistique de Mozart est une chose, mais il n'en parla pas moins de lui après sa mort « dans les termes les plus respectueux et admiratifs<sup>6</sup> ». Salieri pouvait être envieux – il y avait de quoi ! – mais « il était aussi grand musicien<sup>7</sup> ».

1. Cité par Volkmar Braunbehrens, *Salieri dans l'ombre de Mozart*, Jean-Claude Lattès, 1990, p. 18. 2. Alexandre Pouchkine, *Mozart et Salieri*, in *Poésies*, traduction, choix et présentation de Louis Martinez, « Poésie » / Gallimard, 1994, p. 227. 3. *Ibid.*, p. 231. 4. *Ibid.*, p. 237. 5. Peter Shaffer, *Amadeus*, adaptation de Pol Quentin, L'Avant-Scène théâtre / Collection des Quatre-Vents, 2005, p. 134. 6. Volkmar Braunbehrens, *op. cit.*, p. 19. 7. Alexandre Oulibicheff, *Mozart*, Librairie Séguier, 1991.

**LE CHAT MURR** est le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste qu'une relation passionnée avec la littérature a invité à créer, sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et de sa créature, « un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées », pour partager ses lectures, au fil de l'actualité éditoriale ou événementielle, mais aussi au gré de ses humeurs et de ses rencontres. Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims.

<http://lechatmurr.eklablog.com/>